

Lors de l'audition de cette cause si célèbre, M. Wholby et Gullford Onslow, deux des défenseurs de Tichborne, s'étant permis quelques paroles grossières à l'égard du tribunal, furent condamnés à payer £100 chacun et à faire apologie, ce qu'ils firent. Cette punition assez sévère pourtant, ne fit aucun effet sur un M. Skipworth, un des membres du barreau de Londres. Dans une assemblée à laquelle Tichborne assistait, il prodigua les injures les plus grossières au juge du célèbre imposteur.

Quelques jours après, Skipworth et Tichborne étaient traduits devant la Cour du Banc de la Reine pour répondre à l'accusation de mépris de cour grave.

Après de longs et orageux débats les deux accusés furent trouvés coupables et condamnés : Skipworth à trois mois de prison aux travaux forcés et à £500 ster. d'amende et Tichborne à donner un cautionnement de £1500.

Quiconque examine ce jugement sans passion trouvera qu'il est sévère, mais parfaitement juste, car tout homme qui veut porter atteinte à la majesté de la justice doit être puni sans égard à sa qualité. Les paroles de Skipworth étaient excessivement graves, il avait osé accuser tout le tribunal de partialité grossière. Nous trouvons qu'il n'a pas volé le châtiment qui vient de le frapper.

J. A. CHAMPAGNE.

## AGRICULTURE.

### CAUSERIES.

(Suite.)

Les bienfaits de l'instruction semblent mal appréciés parmi nous. Trop de cultivateurs croient encore qu'il est presque inutile d'être instruit pour se livrer à la vie et aux travaux des champs. Il est vrai que beaucoup d'enfants de la campagne sont envoyés dans nos collèges pour se livrer à des études sérieuses; mais les parents ont soin de leur faire comprendre que ces sacrifices sont faits dans le but de leur ouvrir une carrière autre que l'agriculture. Ce serait une bien rare exception si on voyait un père de famille procurer à son fils une éducation solide tout en le destinant à prendre les manchons de la charrue : on ne manquerait pas de dire qu'il jette son argent à l'eau.

Je ne veux pas prétendre que les études classiques soient nécessaires pour faire un cultivateur éclairé; mais au moins il me semble qu'on devrait mieux tirer profit de nos écoles de paroisse. Les contribuables devraient mettre la mesquinerie de côté, adopter des vues larges et ne pas reculer devant les sacrifices requis pour tenir ces écoles sur un pied convenable.

Le traitement accordé aux instituteurs et aux institutrices est, en général, insuffisant pour attirer des sujets distingués dans la carrière de l'enseignement. Tel jeune homme qui s'est fait avocat, notaire, médecin ou commis, se serait probablement fait instituteur, aurait pu faire fructifier ses talents et former des centaines de cultivateurs instruits; mais il a été détourné par le maigre salaire qui l'attendait, il s'est lancé à tout hasard dans une profession où l'encombrement le fait végéter et en fera peut-être un sujet nuisible à la société.

Une servante gagne aujourd'hui plus cher que la plupart de nos institutrices. Une fille qui reçoit \$4 par mois et sa pension se trouve plus riche au bout de l'année qu'une maîtresse d'école qui reçoit un traitement de \$120 par an et qui est obligée, à même cette somme, de se nourrir, de se chauffer et de chauffer la maison d'école où elle enseigne. Quel est le maître d'école qui gagne autant que nos ouvriers des villes, quand ceux-ci font \$1.50 à \$2 par jour?

Pourtant si on veut qu'une carrière soit enviée par les personnes de talent et d'avenir, il faut la rendre lucrative, autrement on n'attire que les personnes qui se dévouent (et elles sont rares) ou bien des médiocrités. Pourquoi la jeunesse se lance-t-elle dans les professions libérales, et dans le commerce? c'est parce qu'elle voit que les hommes capables et laborieux s'y font de magnifiques positions.

—Vous oubliez donc, interrompit Jacques, que les commissaires d'école reçoivent des demandes par douzaine, quand arrive l'époque des engagements. Je trouve qu'il n'y a pas de carrière plus remplie que celle de l'enseignement : le nombre des institutrices augmente tous les jours.

—Je sais, reprit le cap. B., que les institutrices augmentent en nombre tous les jours, mais je ne suis pas prêt à dire qu'elles augmentent en valeur. Au contraire, il me semble que le nombre des institutrices sérieuses et capables diminue chaque année dans nos environs. Croyez-vous que l'instruction peut grandir et se développer entre les mains de ses nombreuses fillettes qui obtiennent des diplômes? Les allures de demoiselles qu'elles prennent, la toilette éblouissante qu'elles se payent à la première occasion, prouvent que la noble vocation de l'enseignement n'est pas assez sacrée à leurs yeux pour les empêcher de soupirer après le jour où elles peuvent y renoncer dans le but de se vouer à un mariage avantageux.

Mais le petit nombre de professeurs capables que j'attribue aux traitements peu élevés, n'est pas le seul abus qui règne dans nos écoles. D'abord, on nuit souvent à l'instruction des enfants en les empêchant d'assister régulièrement aux classes, et en ne leur fournissant pas les livres, cahiers, cartes, etc., dont ils ont besoin. Plusieurs prétendent, avec raison, que nous devrions mettre des livres plus attrayants entre les mains des enfants : l'histoire du Canada, par exemple, se graverait

bien mieux dans l'esprit des élèves si on le leur faisait étudier dans un livre parsemé de gravures représentant les hommes et les actions mémorables dont nous tirons notre gloire. Probablement que plusieurs de nos livres seraient changés si on ne craignait pas de provoquer le mécontentement des parents en leur imposant ce nouveau sacrifice.

Ensuite la construction et l'entretien de nos maisons d'école laissent beaucoup à désirer. La maison d'école devrait être solidement bâtie, bien éclairée, munie de ventilateurs et surmontée d'un petit clocher qui le distingue parmi les autres constructions et lui donne plus d'importance. L'enfant concevra par là une meilleure idée de l'instruction qu'il reçoit, et s'il visite la ville et admire quelques-uns de nos établissements d'éducation, il ne concevra pas de mépris pour l'école de son arrondissement. Que la maison soit tenue chaudement, et bien aérée afin que les enfants y goûtent le bien-être et n'y perdent pas leur santé. Que la maison soit de plus entourée d'arbres à l'ombre desquels les enfants puissent prendre leurs récréations : ils puiseront en la le goût d'en planter près de la demeure paternelle, et cet exemple donné à l'école contribuera à embellir nos campagnes et attacher le peuple davantage à la vie rurale.

—Mais, interrompit quelqu'un, toutes ces bonnes choses conviendraient très-bien si nous étions tous riches comme le capitaine; mais nous éprouvons déjà trop de difficultés à payer nos cotisations scolaires pour vouloir les augmenter.

—Précisément, reprit le capitaine, parce que la taxe scolaire pèse sur les cultivateurs qu'ils sont les plus intéressés à prendre des mesures pour que leur argent donne des résultats satisfaisants. Si un cultivateur paye \$2 par année de taxe pour le soutien d'écoles qui ne font qu'un bien très-limité, il me semble que ce même cultivateur ne devrait pas hésiter à payer \$1 de plus pour rendre les écoles aussi effectives que possible. Les taxes sont un bienfait et ne sont jamais trop élevées du moment qu'elles sont employées à procurer un avantage direct au contribuable; or, quoi de plus directement utile au cultivateur qu'à assurer à ses enfants une éducation dont ils bénéficieront toute leur vie. Ne reculons donc pas devant les sacrifices lorsqu'il s'agit du progrès de nos écoles; nous arrivons à une époque où, plus que jamais, l'ignorance sera comme un exemple pernicieux dans le chemin de la vie. Loin de nous l'idée erronée que le cultivateur n'a pas besoin d'être instruit : au contraire soyons convaincus que c'est par l'instruction qu'il commandera l'influence et le respect et qu'il saura profiter de tous les avantages de sa profession.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

## WALTER SCOTT.

ROMANCIER.

Nous avons esquissé Scott comme poète, nous allons le considérer comme prosateur.

Pénétrons dans ce merveilleux bazar de curiosités littéraires, les *Waverley Novels*. Cette longue série de romans historiques, dont le premier, *Waverley*, parut en 1814, fut plus tard comprise en entier sous le titre de *Waverley Novels*.

Le nom de l'auteur, comme l'on sait, était inconnu du public; ce ne fut qu'en 1827, à un grand dîner, que Scott, en assumant la paternité.

Que le barde d'Abbotsford soit devenu titré, opulent, grand propriétaire, possesseur de château, rien de bien étonnant en tout ceci. Chaque industrie a eu ses enfants gâtés : le barreau, le négoce, la finance ont tous compté d'heureux favoris. Mais ce qui est de nature à étonner, comme le remarque Howitt, "c'est qu'au moment où en Angleterre, toutes les carrières littéraires semblaient encombrées, les matériaux poétiques épuisés, un jeune avocat eut pu exhumer des flancs inféconds du Parnasse, avec une renommée européenne, des lingots du précieux métal si nombreux que le Mexique, le Pérou, la Californie seuls en pourraient fournir de semblables."

Les sillons, d'ordinaire si stériles de la littérature, ce terrain célèbre par les désastres de ceux qui l'ont cultivé, avaient en bien peu d'années donné un rendement de près d'un demi-million de livres sterling (£500,000), comme nous le verrons plus tard.

Pour que le lecteur français soit en état de rendre justice au talent transcendant de Scott comme prosateur, il lui faudra d'abord se dégager d'une prévention assez naturelle. Il doit oublier que le chantre de *Marmion* a été aussi le biographe de Napoléon I. Tous les écrits de Scott n'ont pas le même mérite. Un des moins bons, bien qu'il soit aussi l'un des plus volumineux, se trouve être sa grande histoire de Napoléon, en neuf volumes, imprimée en 1827. Cet écrit eut un double tort aux yeux de ceux qui hélaient d'en deçà de la Manche : il blessait la susceptibilité française, sans toujours respecter la vérité historique. Scott, contemporain, par cela même ennemi de la révolution française et du règne de la terreur—actif officier de volontaires écossais, se sentait porté à haïr, plutôt qu'à admirer le "Grand Ravageur des Nations," celui qui, en 1804, avait menacé l'Angleterre d'une descente? celui qui plus tard remua ciel et terre pour ruiner le commerce de la Grande-Bretagne par le blocus continental.

Comme ses compatriotes à Edimbourg, Scott avait subi et ressenti vivement les alarmes incessantes de l'époque. Il pouvait donc, sans le savoir, être partial, contre l'ennemi juré de sa patrie. D'ailleurs, la mort de Napoléon était beaucoup trop récente, pour que l'histoire pût formuler un jugement impartial sur ses actes. Scott, l'homme universel, l'admirateur passionné du duc de Wellington, son ami, ne put résister aux offres que les lords Bathurst et Melville lui firent de lui donner accès, dans les archives secrètes du gouvernement, à des pièces tout à fait inconnues et jetant des flots de lumière sur plusieurs actes de la carrière de Napoléon et sur son séjour à Ste. Hélène.

"Une biographie détaillée du grand capitaine, par Scott, aurait en ce moment, un succès rare en Angleterre," lui répétaient ses amis; les libraires lui offraient d'avance de vastes

sommes pour son MS. La Vie de Napoléon lui rapporta £18,000 sterling : c'en était plus qu'il en fallait pour l'engager à persévérer, lui qui, en 1826, avait juré de perdre sa main droite plutôt que de ne pas payer ses créanciers, par le produit de sa plume.

Après un demi-siècle de méditation à peine sait-on encore à quoi s'en tenir sur le compte de l'Ogre de Corse."

Que le lecteur français oublie donc que Scott fut historien, pour ne voir en lui que le plus aimable des conteurs, le créateur, le père du roman historique, mais dont l'école, comme celle de Chateaubriand, mourra avec son fondateur. Lui donnerons-nous le pas sur le prince des romanciers modernes, Alexandre Dumas? Certainement, si l'on veut voir en Scott, plus qu'un grand artiste, plus qu'un incomparable "paysagiste à la plume," si l'on cherche en lui un moraliste aussi agréable que solide.

Walter Scott, est un de ces bardes "religieux et dignes" dont parle Virgile—qui ont droit à de blanches couronnes.

"Quique pii vates et Phæbo digna locuti  
Omnibus his ni'ed cinguntur tempora vittâ."

Sa devise, comme homme, c'est l'honneur, le patriotisme, la religion. En vain cherchez-vous parmi les délicieuses créations de son génie.

Flora McIvor; Rose Bradmardine; Rebecca, la belle juive; la malheureuse Lucy Ashton; Amy Robsart la délaissée; la pauvre Effie Deans; son humble et héroïque sœur Jenny; la ravissante Diana Vernon; Minna et Brenda Troel, en vain cherchez-vous des "Dames au Camélia," des lionnes du demi-monde, des Manon Lescaut, des Laura Fair, les héroïnes tarées de Balzac ou de Sue, etc.

Aux romans historiques de Scott, on peut appliquer sans crainte, la maxime connue : "La mère en permettra la lecture à sa fille." Loin d'admettre que les "matériaux littéraires" lui manquent, Walter Scott, par ses œuvres variées, a démontré qu'il n'y avait pas un seul coin de l'Ecosse ou de l'Angleterre, où la nature n'eût semé quelque ravissant paysage; l'histoire, une tradition, un fait d'armes; une légende, les mœurs, une peinture qui, sous la touche vivifiante du grand magicien, ne put, comme poème, comme roman, comme ballade, se transformer en un tableau aussi brillant qu'il était majestueux. Un seul coup de sa baguette suffisait pour tirer de ces vieilles annales, où l'historien reléguait les pâles ombres, les squelettes ternes et desséchés des trépassés, des hommes en chair et en os, d'une frappante réalité où d'une idéalité fascinatrice. L'on voyait, comme l'observe judicieusement Howitt, surgir, se mouvoir, vivaces de jeunesse et de beauté, dans l'éclat du talent, le triomphe de l'ambition, l'énergie du crime, Bruce; Jacques V; Jacques VI; Richard Cœur-de-Lion; Elizabeth; Marie, Reine d'Ecosse; Leicester; Jacques I d'Angleterre; Montrose; Claverhouse; le Duc de Cumberland, surnommé le boucher. Non-seulement, on assistait à une personne aux luttes féroces des *Covenanters*; aux combats des clans, les amis des Stuarts, mais des personnages nouveaux se groupaient en foule sur la scène, les uns séduisants par leur beauté, leur bravoure, leur fierté; les autres, par leurs excentricités; tout comme si l'enfantement de tant de prodiges n'avait coûté aucun effort : témoins, le Baron de Bradmardine, Dominic Sampson, Meg Merrilus, Eddie Ochiltres, Dugald Dalgetty, Bailie Nicol Jarvie, Andrew Fairservice, Caleb Balderstone et l'athlétique et excellent paysan Dandie Dinmont, avec sa meute de *Peppers* et de *Mastars*, aboyant à ses trousses. Que les *Waverley Novels* aient un attrait irrésistible pour les Ecossais, rien de surprenant en ceci. Il ne saurait en être autrement pour un peuple qui pousse presque jusqu'au chauvinisme, l'amour du sol natal, de ses us et coutumes. *Waverley*; *Rob Roy*; *The Heart of Mid-Lothian*; *The Fair Maid of Perth*; *The Abbott*; *The Pirate*; *The Chronicles of the Canongate*; c'est l'histoire en tableaux. Mais Scott ne se contenta pas de peindre les mœurs et d'emprunter à l'histoire de l'Ecosse, il descendit dans les vallons fleuris de l'Angleterre; les silhouettes de la grande reine, Elizabeth; ses beaux comtes de Leicester et d'Essex, de Walter Raleigh, de Cromwell, d'Amy Robsart, lui conquièrent également les cœurs, sur les rives de la Tamise; et toutes les séductions de Don Juan et les classiques passages de Childe Harold ne purent faire oublier *Kenilworth* et *Woodstock*. De l'Angleterre, le romancier passa en Allemagne, en France et Palestine, muni et armé de *Girstein*, *Quentin Durward* et *Ivanhoe* ne firent qu'ajouter des *immortelles* à sa couronne.

On peut avancer sans crainte que pendant l'espace de vingt ans, un homme seul a su enrichir la littérature de son pays, de plus d'écrits vraiment beaux, de plus de caractères originaux dans ses œuvres, que tous les littérateurs de l'Ecosse réunis n'avaient pu le faire pendant les deux siècles qui avaient précédé : cet homme est Scott.

L'auteur de *Waverley* se manifesta dans une ère toute particulière. La suppression de l'insurrection de 1745, qui anéantit à jamais la puissance des clans, devint le trait d'union, que dirai-je, le lien indissoluble qui joignit l'Ecosse à l'Angleterre. Cet événement fut comme le germe d'une nouvelle vie, pour l'antique Calédonie. Les chefs Montagnards, vaincus, dispersés, sentirent qu'en déposant la claymore et le costume chéri des Highlands, ils abdiquaient une notable part de leurs us et coutumes, auxquels ils tenaient comme à la prunelle de l'œil. Tous ces chers souvenirs du passé, allaient donc disparaître à jamais, si un génie créateur ne surgissait pour en reconstruire l'édifice dans toute sa splendeur. Scott nous apparaît, comme sur le seuil d'un monde nouveau, ayant autour de lui les débris d'une ère passée mais non oubliée. Chez lui le culte des ancêtres allait de pair avec un intérêt profond dans la vie présente, sous n'importe quelles phases, aidé d'un noble enthousiasme pour le beau dans ses manifestations les plus séduisantes. Sa prodigieuse mémoire lui redonnait l'histoire de tous les peuples : il tenait de son tempérament robuste une puissance illimitée de travail intellectuel, et l'habitude de parcourir en tous sens les pittoresques montagnes de l'Ecosse le familiarisa non-seulement avec les grandes scènes de la nature, mais encore avec les émotions du chasseur et du pêcheur qui lui fournirent plus tard tant de belles pages. Il s'attachait surtout à peindre les sites, avec leurs couleurs locales, leurs accessoires, dans les moindres détails.

Ainsi dans *Rob Roy*, avant de décrire la ravine où Hélène McGregor devait préparer le célèbre déjeuner, il visita en personne ce site lointain. Il voulait étudier non-seulement la conformation des lieux, mais jusqu'aux arbres, aux bruyères, et même les fleurs sauvages si variées qui croissaient dans cette ravine. Un de ses affidés, lui ayant fait la remarque, "qu'une fleur ferait aussi bien qu'une autre,"—"Non," répliqua l'inimitable peintre, "la nature ne se répète jamais. Pour assurer un tableau à la fois beau et varié, il ne s'agit que de peindre fidèlement la nature."

Mettons le lecteur français en garde contre deux écueils qu'il

• Sainte-Beuve.